

### Monument de Saint-Vincent-de-Paul.

On a posé et béni, le 6 août dernier, à Aire (France), la première pierre d'une nouvelle chapelle en l'honneur de Saint-Vincent-de-Paul, sur l'emplacement même de la chétive maison où naquit le Saint, (le 24 avril 1576) de parents pauvres des biens de ce monde, vivant de leur travail, dit Abelly, chargé de six enfants, dont le troisième fut Vincent, qui aida comme les autres à la culture du petit héritage. Cette cérémonie, présidée par l'Evêque d'Aire, a été l'occasion d'une fête qui a attiré plus de cinq mille personnes sur le lieu autrefois obscur, et célèbre aujourd'hui, où vivaient il y a deux cent cinquante ans, le paysan Jean de Paul et sa femme, Bertrande de Moras. Un autel avait été dressé dans le creux d'un vieux chêne placé devant la porte de la maison du bonhomme Jean-de-Paul. La tradition assure que son fils s'est assis bien des fois sous cet ombrage, après avoir ramené à l'étable les bestiaux qu'il conduisait aux champs. Ce vieux chêne, toujours plein de vigueur et d'une grosseur colossale, après avoir, dans ses années de jeunesse, abrité le serviteur, abrita en ce jour solennel le divin maître lui-même. Mgr d'Aire y célébra les redoutables mystères en présence de la foule.

Après la messe, Monseigneur se rendit sur l'emplacement de la chapelle pour y poser la première pierre. Des médailles, une inscription et un procès-verbal de la cérémonie rappelant le but du monument, furent scellées avec la pierre. M. Etienne, supérieur-général des frères de la mission et des Filles de la charité, c'est à-dire, successeur du grand saint dont on honorait la mémoire, prononça ensuite le discours suivant :

### Monseigneur,

Vous comprendrez sans peine qu'en assistant à l'imposante cérémonie qui vient de s'accomplir, mon âme se sent profondément émue. Les liens sacrés de fils et de successeur qui m'unissent à celui dont le nom et la gloire nous rassemblent dans le lieu qui l'a vu naître ; les souvenirs que réveille cette grande solennité, et l'avenir qu'elle paraît avoir pour but de nous dévoiler ; la présence dans ce lieu vénéré du premier magistrat de ce département et de ce que l'Eglise et l'Etat nous offrent de plus digne de notre respect et de nos hommages ; toutes ces circonstances semblaient me commander un religieux silence et ne me permettent que de méditer sérieusement sur les graves devoirs que m'impose la place que j'occupe, et sur l'honorable mais difficile mission qui m'est confiée. Le vénérable Pontife qui préside à cette assemblée n'a pas partagé cette pensée ; il a cru que dans une solennité aussi mémorable, devait se faire entendre la voix de celui qui aima de près et qui a été légué le riche héritage des œuvres et des vertus de saint Vincent de Paul, et à qui a été confié la garde du dépôt précieux de son esprit.

« Obéis, Messieurs, et le premier sentiment que je me sens pressé de vous exprimer, est celui de la reconnaissance que m'inspirent et votre pieux intérêt pour tout ce qui touche à l'honneur d'un saint que vous vous enorgueillissez justement de compter un nombre de vos concitoyens, et de l'empressement si éblouissant que vous mettez à concourir à l'érection d'un monument qui doit perpétuer sa gloire. Cet hommage solennel rendu à saint Vincent de Paul ne s'élève pas vers son trône dans le ciel sans passer par les cœurs de ses enfants et sans y graver un titre impérissable à leurs plus tendres affections. Ce pays ne peut

être la patrie de leur père sans être aussi la leur.

« Nous apprenons de nos livres saints que toutes les fois que Dieu manifestait sa puissance miséricordieuse en faveur de son peuple, aussitôt il s'élevait dans le lieu même où l'événement s'était accompli un monument qui devait en conserver le souvenir et le transmettre jusqu'à la dernière des générations. « Lorsque vos enfants, » dit-il le prophète, « vous demanderont ce que signifie ce monument, vous leur répondrez : que c'est le témoignage du passage du Seigneur. *Cum dixerit vobis filii vestri, quare est ista religio, dicitis eis : vicima transiit Domini est.* » Telle est l'origine de l'usage qui s'est établi chez les peuples chrétiens, d'ériger des statues aux grands hommes qui se sont distingués, soit par d'éclatantes victoires remportées sur les ennemis de la patrie, soit par des actes de génie ou d'une mansuétude extraordinaire, toujours par des services signalés qui leur ont mérité l'estime et la reconnaissance des peuples.

« Mais, quelle différence, Messieurs, entre les grands hommes formés à l'école de la religion et ceux que le monde honore de ses hommages ! Ceux-ci, en effet, s'ils ont fourni sur cette terre leur course avec éclat, voient leur gloire descendre avec eux dans la tombe ; leur génie s'éteint avec leur dernier soupir, et le monument érigé à leur mémoire est aussi la borne qui indique le terme de leur carrière.

« Souvent aussi le vent des passions et des vicissitudes humaines disperse en un instant toute leur gloire ; leurs titres à l'admiration de leur siècle deviennent des titres à la haine et à l'animadversion d'un autre siècle, et leur statue, érigée par une génération, est renversée par la génération suivante. Les grands hommes, au contraire, inspirés du Ciel, et formés à toutes sortes de biens par les vertus et la science du sanctuaire, états comme initiés aux conseils mêmes du Très-Haut et établis les exécuteurs de ses desseins de sagesse et de miséricorde, participent aussi de sa toute-puissance et de son immense fécondité, et leurs œuvres comme leur gloire sont marquées du sceau de l'immortalité du Dieu qui les inspire. Leur course à travers ce monde, c'est le passage du Seigneur qui se manifeste dans ses saints. Aussi le terme de leur vie n'est pas celui de leur mission. Le monument érigé en leur honneur n'est plus qu'un anneau qui unit les siècles passés aux siècles suivants, et une garantie de la perpétuité de leurs bienfaits.

« La solennité de ce jour, Messieurs, devient une magnifique démonstration de cette vérité. Quel beau tableau se présente à nos regards, dans ce lieu obscur où naquit Vincent de Paul ! Le Seigneur passe au milieu de ces landes stériles, ses regards s'arrêtent sur l'enfant d'un pauvre laboureur. Il le suit à la suite de ses troupeaux de son père ; il touche son cœur de l'ongle de sa grâce, et il le met en communication avec le Ciel. O toi, chône antique, dont on n'approche que pénétré d'une vénération profonde ! toi qui fus le seul témoin des mystères de grâces qui s'accomplissaient dans le jeune Vincent ! ô que mes regards se reposent avec complaisance sur toi ! Que de sublimes pensées venant nourrir son âme à l'ombre de ton feuillage ! C'est dans tes flancs renfermés par les ans que son jeune cœur grandissait, se dilatait par degrés aux ardeurs de la contemplation divine. Oh ! oui, vis longtemps encore, que les siècles s'écoulent sans altérer ta verdure ! Demeure toujours comme un éternel monument

des merveilles opérées par le passage du Seigneur dans ce lieu vénéré : *Vicima transiit Domini est.*

« Et voyez-vous, Messieurs, s'élever de cette pauvre chaumière, sur l'horizon de notre patrie, cet astre radieux qui va jeter sur elle des flots de lumière pour dissiper les ténèbres de l'ignorance, redresser les mœurs publiques et communiquer à toutes les âmes une vie nouvelle qui régénérera la France entière et lui préparera un siècle de gloire qui n'aurait pas son semblable dans notre histoire. Voyez-vous du sein de ces landes incultes, jaillir cette petite source de charité, qui devient un grand fleuve traversant nos provinces désolées, portant des remèdes pour tous leurs maux, des consolations pour toutes leurs souffrances, des soulagements pour toutes leurs misères ? Voyez-vous ce petit grain de sénévé, planté sur ce sol aride, devenant un grand arbre qui couvre le monde entier de son ombre solitaire, qui offre à toutes les âmes affamées les fruits délicieux de sa fécondité ? Voyez-vous, enfin, cet obscur berger qui, selon l'expression du Prophète, s'élançait comme un géant dans l'immense carrière ouverte devant lui, pénétrant dans le conseil des rois, devenant le soutien, l'appui, la lumière des grands et des petits, l'âme de tout bien qui s'opère, imprimant à son siècle un élan de régénération qui sauve la France et qui assure sa prééminence sur l'Europe et sur le monde ! Ne voyez-vous pas dans tout cela la preuve que le Seigneur a passé dans cette contrée : *Vicima transiit Domini est ?*

« Vous connaissez tous, Messieurs, la vie de saint Vincent de Paul ; il serait superflu de vous en présenter les détails. Mais, permettez-moi de vous le dire, on ignore généralement la plus noble partie de son histoire. Si notre belle patrie marche à la tête des nations civilisées ; si ses inspirations généreuses excitent l'émulation des autres peuples ; si elle a l'insigne honneur d'être comme le régulateur des progrès de l'humanité, on ne sait pas que c'est à ce grand génie qu'elle en est redevable. Qui a relevé la dignité de l'homme si horriblement dégradée dans les bagnes, dans les prisons, dans l'effroyable séjour des aliénés, et qui a ouvert la voie aux améliorations qui se sont successivement accomplies pour la consolation et le soulagement de ces classes infortunées de la société ? Vincent de Paul. Qui a conçu et réalisé la pensée d'organiser cet admirable service des bureaux de bienfaisance et de la visite des malades à domicile, qui, de la capitale, s'est étendu sur tous les points de la France, et qui, en portant des secours intelligents dans la demeure du pauvre, y introduit et y exerce une influence si utile au repos et à la tranquillité publique ? Vincent de Paul. Qui, le premier, a eu l'idée de répandre l'instruction chez les peuples de la campagne, d'y ouvrir des écoles aux jeunes filles, pour préparer des générations meilleures, en préparant des mères de famille, dont le cœur formé à la vertu put devenir un principe et un moyen de renouvellement et de réhabilitation ? Vincent de Paul. Qui a formé et exécuté l'immense entreprise de recueillir dans des asiles ouverts par la charité, cette multitude d'enfants abandonnés, fruits du crime ou de la misère, qui gisaient, ça et là, sur les places publiques, dans les rues, et à la porte des églises ? Qui a fait disparaître ce tableau hideux, la honte de l'humanité et le désespoir d'un pouvoir impuissant ? Vincent de Paul. Qui a révélé au monde le trésor de miséricorde que recèle le cœur de la femme chrétienne, et la puissance de sensibilité et de dévouement dont elle est douée ? Qui

a osé le premier réunir en phalanges de dames de charité, que l'on a vues avec admiration s'avancer avec intrépidité pour combattre toutes les misères et toutes les calamités ? Qui a formé ces associations sublimes où l'on voit la femme opulente faire de la famille pauvre sa propre famille, lui donner sa part d'affection et de tendresse, lui prodiguer avec bonheur ses richesses et son abondance ? Qui enfin a osé tenter d'amener toutes les distinctions sociales à se confondre dans un même sentiment, celui de la charité, excitant dans tous les cœurs la même générosité, et en former un immense réseau, capable d'envelopper toutes les misères humaines, pour les consoler toutes et les soulager ? Vincent de Paul.

« Oui, Messieurs, la science de l'économie sociale, cette science dont on parle tant aujourd'hui et sur laquelle on écrit tant de pages stériles ; cette science qui est devenue un problème insoluble pour les plus grands hommes d'Etat ; cette science, saint Vincent de Paul la possédait admirablement. Il n'a pas pensé, lui, à organiser le travail ; il a mieux fait : il a su organiser la charité. Il a déterminé une grande Reine à descendre du trône, à s'éloigner des conseils de la politique, pour venir se mêler aux discussions qui avaient pour objet d'améliorer le sort des pauvres. Il a pu lui persuader quelle devait déposséder sa couronne et consacrer ses diamants au soulagement de la misère ; qu'une Reine pouvait se passer de cet ornement fastueux. Lui, pauvre prêtre, par le seul ascendant de sa vertu et de son génie il a pu appeler autour de lui les noms les plus illustres, les dames des rangs de la charité, pour leur apprendre qu'elles n'étaient riches qu'à la condition de subvenir aux besoins du pauvre ; il a fait plus encore, il a su faire passer dans leurs cœurs les sentiments qui animent le sien, et leur faire comprendre que c'était un honneur pour elles, que c'était une noble et divine mission que celle de soulager les misères de l'humanité.

« Ces enseignements, Messieurs, firent du siècle de Vincent un siècle de charité ; ils se généralisèrent, passèrent dans les mœurs et devinrent le germe de tant d'institutions charitables, qui couvrent aujourd'hui le sol de notre patrie et qui font son orgueil et sa gloire. Ces enseignements devinrent le remède à tous les maux qui désolaient la société à son époque. Ce sont aussi ces mêmes remèdes qui doivent guérir le mal qui travaille la nôtre. Cette pensée me révèle le mystère de la solennité de ce jour.

« Vous êtes étonnés, Messieurs, que l'on ait laissé passer deux siècles sur la tombe de Vincent de Paul sans ériger au lieu de sa naissance un monument qui attestât la reconnaissance publique. Gardez-vous de taxer d'indifférence notre pays, qui est la terre classique des sentiments généreux. Cherchez ailleurs ; cherchez plus haut le mot de cette énigme. La charité est le remède souverain destiné à guérir tous les maux de ce monde. Elle constitue le bonheur des élus dans le ciel ; elle a été donnée à la terre pour essayer ses larmes, adoucir ses amertumes, tempérer ses souffrances, dissiper ses dangers. Vincent de Paul est l'homme de la charité, ou plutôt l'incarnation de la Providence, comme l'appelaient les pauvres. Sa vie a pu avoir un terme, sa mission miséricordieuse n'en a pas, parce que la charité ne saurait mourir. Le flot de ses miséricordes coulera toujours à côté du flot des misères humaines, qu'il doit soulager ; et toutes les fois que la société sentira le sol s'ébranler sous ses pieds et que des catastrophes

menaceront son existence, Dieu, qui l'a établi le père du peuple et l'ami de ses frères, fera retentir son nom comme le cri de ralliement comme le motif de l'espérance de notre patrie, Mais comme il a seul le secret des destinées humaines, seul aussi il s'est réservé de fixer le moment de la manifestation de ses desseins sur lui.

« Depuis plus de quarante années, Messieurs, saint Vincent de Paul n'avait point reparu sur nos autels, ses restes précieux reposaient dans un silence mystérieux. Tout à coup, en 1830, l'immortel et saint Pontife qui occupait le siège de la capitale se sent animé du plus beau zèle pour honorer et glorifier le tombeau de Vincent de Paul. Il fait un appel solennel à toute la France pour l'associer à une fête qu'il considère comme nationale. De nombreux pontifes accourent pour orner le triomphe de l'humble prêtre. Il traverse avec pompe et majesté cette immense cité, au milieu de la joie et des hommages de la foule qui se presse sur son passage. Le saint Pontife annonce que ce sera par la puissance de sa protection que la barbarie sera vaincue, que le pavillon français flottera sur la capitale des plus mortels ennemis du nom chrétien, et que la terre d'Afrique sera comprise à la France et à l'Eglise. La prédiction s'accomplit en effet ; les murs d'Alger tombent sous le feu des canons français. Mais, en même temps, le sol de la France s'ébranle ; une catastrophe brise le trône et renverse trois générations de rois, l'ère des révolutions s'ouvre de nouveau ; le fleuve de l'anarchie et du désordre déborde de toutes parts et menace l'engloutir notre malheureuse patrie. Vincent de Paul a reparu sur nos autels comme un phare qui indique le lieu du salut, vers lequel les peuples submergés doivent se diriger pour éviter de périr dans le naufrage. C'est le drapeau autour duquel doivent se rallier tous ceux qui veulent sauver la société bouleversée. C'est le signe de charité divine qui doit guérir les blessures faites par la démocratie humaine.

« Aussi, Messieurs, quel mouvement admirable de charité se manifeste alors dans toutes les âmes ! L'immortel de Quel n'avait demandé à Dieu qu'il excitât dans tous les cœurs l'ardente charité que respirait ses cœurs vénérés. Sa prière est exaucée ; cette époque d'anarchie va voir se renouveler les merveilles qui illustrèrent la vie de Vincent de Paul ; toutes les opinions se réuniront sur le terrain de la charité ; le nom de Vincent courra de bouche en bouche, d'un bout à l'autre de la France ; des associations de dames de charité s'organiseront de toutes parts ; on verra prendre naissance, au milieu des ruines de la capitale, l'œuvre incomparable des Conférences de Saint Vincent de Paul ; elle poussera des racines profondes qui s'étendront jusqu'aux extrémités de l'Europe et du monde, et, en s'étendant, elles porteront à tous les peuples le principe de vie qui doit les régénérer et assurer leur avenir.

« Quelle gloire pour ce grand saint, Messieurs, que ce développement de ses œuvres deux siècles après sa mort. Mais ce qui vous étonnera davantage encore, c'est que ce génie pénétrant avait prévu cet avenir si beau. Il avait annoncé à ses filles qu'elles traverseraient un jour les mers et qu'elles iraient sur les rives lointaines s'exercer aux travaux apostoliques. Vous dirai-je encore combien est prodigieuse la sagesse des règlements qu'il a établis pour perpétuer ses institutions ? Malgré la succession des temps, malgré les révolutions qui ont changé l'état des mœurs et des empires, ils sont demeurés les mêmes ;

— Voir la même page

### LE MONTAGNARD

### DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.

C. D. V.

### CHAPITRE SIXIÈME.

(Suite.)

— Ah ! monsieur, lui dit-il en se retournant, au conseil si vous voulez bien me le permettre ; quand vous viendrez dans des quartiers aussi populeux que ceux-ci, ayez un cheval moins ardent et surtout servez-vous de guides plus fortes.

Puis Dominique embrassa au front sa fille Madeleine, et il s'éloigna.

La démarche que La Vrillière voulait faire demandait tout le calme, le sang-froid et la subtilité de son esprit ; aussi, un lieu de suivre le chemin direct, il se dirigea vers les quais pour laisser l'air du matin rafraîchir son front brûlant, et lui rendre le calme nécessaire.

Il marchait tantôt lentement, tantôt d'un pas rapide. Celui qui peut regarder attentivement, eût deviné au pressenti peut-être la tempête intérieure qui grondait en lui ; mais chacun dans la vie n'a-t-il pas sa propre agitation ? et tous passaient, courant comme lui, après le rêve de leurs pensées. Enfin, après avoir marché près d'une heure, il s'arrêta devant le N. 2 de la rue Ste. Croix de la Bretonnerie. On le voit, De Teufroy avait raison ; La Vrillière n'avait oublié ni le nom l'adresse de l'Italien Marini.

La Vrillière monta l'escalier d'un pas rapide et sonna comme jamais peut-être on n'avait sonné à la porte de cette demeure conspiratrice.

Aussi notre Italien qui était accouru sur son bureau, fit-il un bond de frayeur. Il y a des consciences dontentes que le moindre bruit inaccoutumé fait tressaillir.

— Diable ! murmura-t-il en serrant précipitamment dans une petite cachette pratiquée au fond d'une armoire, divers papiers épars devant lui ; voilà quelqu'un qui s'annonce en maître.

Il alla ouvrir.

— Marini ! dit brusquement La Vrillière, aussitôt que l'Italien se présenta à la porte.

— C'est moi, dit celui-ci, en jetant un regard oblique, et scrutateur sur le visiteur étranger.

— Pouvez-vous causer ?

— Tant qu'il vous plaira.

— Alors, fermez votre porte et asseyez-vous.

— Monsieur a quelque chose d'important

à me communiquer ? reprit Marini qui avait fermé la porte et approché une chaise.

La Vrillière le regarda un instant fixement, comme s'il eût voulu lire sur sa physionomie la manière dont il devait engager la conversation.

— Vous êtes réfugié politique ?

— Je suis agent d'affaires.

— Signor Marini, je viens ici sachant parfaitement qui vous êtes, et voulant aller droit au but ; ainsi parlons franchement.

— Je ne demande pas mieux.

La Vrillière s'assit en homme qui sait chez qui il est, et surtout ce qu'il veut.

— Ecoutez-moi bien, signor Marini.

— J'écoute de mes deux oreilles.

— J'ai six millions de fortune.

— Joli denier, Monsieur.

— Et, sur ces six millions, il y a deux cents mille francs pour celui qui me servira avec dévouement, intelligence et discrétion. Il ne tient qu'à vous d'être cet homme.

Marini se redressa en ouvrant de grands yeux, sa figure se dilata, un sourire glissa sur ses lèvres minces et effilées, et un léger tressaillement parcourut ses membres. Deux cents mille francs sont un assemblage de chiffres et de mots qui frappent, bien rudement le cerveau d'un homme ; mais notre Italien par race et par habitude, savait contenir ses joies et caclier ses émotions.

— Pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ? dit-il.

— Je vois que vous aimez à prendre vos précautions.

— Je suis prudent.

— C'est de bon augure.

— J'ai l'honneur ; riposta l'Italien, de parler à...

— Je ne tiens pas à garder l'incognito ; je me nomme La Vrillière.

Marini releva subitement la tête et arrêta ses yeux sur le visiteur, mais son visage habitué à être l'esclave de sa volonté n'exprima aucun étonnement.

— Ah ! La Vrillière... répéta-t-il d'une voix pleine de bonhomie. Je connais ce nom-là... Monsieur votre père ne s'appela-t-il pas aussi... Barasson... je crois ?

La Vrillière eût un sursautement qui le prit à la gorge ; il se mordit les lèvres jusqu'au sang et ne répondit pas.

L'Italien continua :

— Monsieur Barasson, ancien millionnaire de l'armée de la Moselle... C'était un provincial exerçant autrefois, si je ne me trompe, l'état de...

— Oui, interrompit brusquement La Vrillière ; mon père était millionnaire de l'armée de la Moselle.

La physionomie de l'Italien avait complètement changé d'aspect. La préoccupation soupçonneuse qui en assombrissait les traits s'était enfoncée, car il savait maintenant sur quel terrain il marchait.

— Il n'y a rien de tel que de se connaître pour bien s'entendre, reprit-il presque aussitôt, en passant ses mains sur ses cheveux coupés ras. Vous avez besoin de moi n'est-ce pas, et de

mes petits services ? C'est évident. De quoi s'agit-il ?

— Tu es intelligent et discret ? répliqua La Vrillière avec une familiarité subite dans le ton et les manières.

— C'est mon métier.

— Je payerai bien.

— C'est votre garantie.

On voit que l'Italien marchait à son tour, droit au but.

— Tu es affilié aux sociétés secrètes ?

— C'est possible.

— A la tête de ces sociétés, et comme lien entre la France et l'Italie, il y a la princesse Palliano ?

— On le dit.

— Tu la connais ?

— Un peu.

— La princesse, sous l'enveloppe d'une femme gracieuse, cache toute l'énergie d'un homme et entretient une correspondance directe avec les chefs de la *Jenne Italia* ?

— Vous en savez beaucoup sur le compte de la princesse, répondit Marini, avec un demi-sourire.

— Pas autant que je veux en savoir.

Marini, pour la première fois, regarda La Vrillière en face.

Celui-ci continua :

— La princesse se sert de toi ?

— Qui vous l'a dit ?

— Peu l'importe, je le sais.

— Continuez, excellent.

— La princesse ne peut te payer le quart de